

noires à talon, brandit le fouet des deux mains. L'aube pointe au-dessus de Parataito et Ma Pouta dort, toujours perdue dans son rêve, elle regagne sa chambre, la plus belle de la Maison Rose, elle se recouche près de Mamour, mon gros salaud qui ronfle comme une locomotive. Il s'en fout bien, lui, de la Bernina, il ne l'entend pas crier au Pompador : « Allez Buffalo c'est l'heure du rodéo », et alors que je me rendors le vieux bave se balance sur le cheval de bois tout en reluquant Bernina, d'une main elle fait claquer son fouet au-dessus de la calvitie de Son Excellence, de l'autre elle fait mine de se caresser les doigts enfous dans sa touffe : tout pour le bonheur du gouverneur de Tahiti.

JEAN-MARIE DALLET

au plus loin du tropique





au plus loin
du tropique

DANS LA MÊME COLLECTION
Le Requiem de Terezin, Josef Bor
Pour Lili, Marie-Noël Rio

© Jean-Marie Dallet/Les Éditions du Sonneur, 2005

ISBN : 2-916136-02-9

Dépôt légal : novembre 2005

Conception graphique : Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
tél. : 01 45 49 15 86 fax : 01 42 22 12 69
www.editionsdusonneur.com

JEAN-MARIE DALLET

au plus loin du tropique



À Dominique Charnay

*Oh travailler à soi-même, ne jamais conclure,
oh se mâcher, fruit enragé.*

Ferreira Gullar

Ma Pouta.

Maintenant c'est le sommeil de plomb, la suée trempe les draps, coule du corps répandu au fond du mauvais lit en creux, de quoi attraper un rhume quand à l'aube l'air fraîchit, et Ma Pouta frissonne dans son gourbi, continue de rêver pourtant : elle voit le gouverneur Pompador frapper à sa porte là-bas à Papeete dans le quartier de la Mission, il arrive toujours entre quatre et cinq heures, c'est la nuit encore mais les coqs gueulent déjà, il dit alors qu'elle va lui ouvrir les yeux pleins de sommeil : « Bonjour Ma Pouta j'espère que je ne vous dérange pas », et moi : « Votre Excellence est toujours la bienvenue », et je bâille à me décrocher la mâchoire quand je le précède dans l'escalier vers la chambre de Bernina, c'est toujours Bernina qu'il demande, puis pendant qu'il défait les boutons dorés de son uniforme blanc amidonné, que Bernina se débarbouille je vais chercher dans le cagibi aux accessoires les bottes le fouet

et le cheval de bois : « Voilà, Votre Excellence, tout est complet », et je ferme la porte, les laisse tous les deux, le vieux déjà à poil, chauve maigriot, avec son petit bidon sa petite bite, avec ses fesses de singe tassées sur le cheval à bascule, tandis que Bernina nue elle aussi, pas bien réveillée, mal campée dans ses bottes noires à talon, brandit le fouet des deux mains. L'aube pointe au-dessus de Parataito et Ma Pouta dort toujours perdue dans son rêve, elle regagne sa chambre, la plus belle de la Maison Rose, elle se recouche près de Mamour, mon gros salaud qui ronfle comme une locomotive, il s'en fout bien, lui, de la Bernina, il ne l'entend pas crier au Pompador : « Allez Buffalo c'est l'heure du rodéo », et alors que je me rendors le vieux bave se balance sur le cheval de bois tout en reluquant Bernina, d'une main elle fait claquer son fouet au-dessus de la calvitie de Son Excellence, de l'autre elle fait mine de se caresser les doigts enfouis dans sa touffe : tout pour le bonheur du gouverneur de Tahiti. Chaque nuit ce même rêve travaille Ma Pouta, et ce n'est pas fini car lorsque le jour se lève sur Parataito elle se débat encore sur sa couche comme une baleine échouée : « Ma Pouta », hurle Bernina, « Le vieux il a crevé » – « Hein, quoi ? », tout bascule se brise dans la Maison Rose, les filles entrebâillent leur porte : « Hein, quoi ? C'est le gouverneur qui a passé dans les bras de

Bernina », et la voilà Son Excellence sur le lit les bras en croix, toute violacée avec une mousse rose dans la moustache, tirant une grosse langue qui lui lèche le menton, bien mort le Pompadour, il a fait hic hoc puis terminé juste quand Bernina parvenait à lui extraire quelques gouttes de sa bite sans force, le cochon, maintenant le voilà crevé, que va-t-on devenir ? Un auvent claque sous la brise d'aube, réveille Ma Pouta, et les juges ont crié : « Tueuse dévergondée de Son Excellence, au trou », puis pour toujours ils m'ont bannie dans cette île perdue qu'ils nomment Parataito, Paradis en maori, parlez d'un paradis, et rien que de me baisser pour ramasser le manche à balai qui retenait l'auvent je suis épuisée, ce n'est pas comme au temps où j'arrosais mes gardénias, mes hibiscus là-bas au petit matin dans le jardin de la Maison Rose, et un à un s'ouvrent les volets, une à une se penchent vers moi les têtes endormies de mes filles, elles me crient en riant : « Bonjour Ma Pouta », c'est qu'elles sont joyeuses mes pensionnaires, mieux logées mieux nourries que dans les boxons de Panama de Colombie, sans mentir vingt fleurs fraîches de premier choix toutes à la peau blanche – pas question de faire travailler les Tahitiennes cernées par les curés –, mais à présent rien que de me baisser je suis vannée, dans mon ventre c'est comme une barre de fer chauffée au

rouge qui s'enfoncé, sûrement une punition du ciel pour avoir trop aimé me faire enfileur par la queue de Mamour, ah délice de mes jours de mes nuits, et lui non plus ils ne l'ont pas raté : trois balles dans le dos quand il a cherché à me faire échapper de la prison de Papeete. Plus jamais ne reviendra le temps où je souriais en regardant les filles ouvrir leurs volets, et Mamour se levait toujours le dernier, qu'il pleuve qu'il vente il me lançait : « Bonjour mon cœur, beau temps pour les couilles », tout ça c'est bien fini, dans quel état je suis, misère de mon corps tel un tas de saindoux, alors qu'autrefois dodue pas plus – belles fesses, beaux nichons – j'abandonnais mon jardin pour courir vers la cuisine où je préparais le petit-déjeuner de la maisonnée : lait frais de Papeari, café de Raiatea, pain fait maison, beurre de Nouvelle-Zélande, terminé tout ça, et Ma Pouta à quatre pattes farfouille sous son lit de douleur, tire à elle un gros jules en faïence, pose dessus son énorme séant masqué par la chemise de pilou, seuls apparaissent à l'air libre ses pieds nus crispés par l'effort, son visage gonflé de graisse molle, elle pousse elle pleure, misère de Dieu, misère de la vie, mais tout à coup resplendit sous le premier rayon du soleil traversant la fenêtré son épaisse chevelure toujours noire, et Ma Pouta gémit : « Un tel mal au ventre c'est du grand mauvais temps à venir. » Le jour est bien levé sur le

paradis, plat, petit et tout en rond, avec son récif de corail où se brisent les vagues du large, sa forêt de cocotiers aux palmes luisant sous le soleil du matin, sa plage trop blanche autour de son lagon trop bleu, mais personne ne connaît cet atoll qui n'existe plus que sur les anciennes cartes marines des amirautés : Parataito, à peine un point noir entre Tuamotu et Gambier, et seules les frégates qui planent dans son ciel de plus en plus sombre pourraient donner le nombre des baraques où achève de survivre une poignée de vieillards oubliés de tous, elles seules savent qu'aujourd'hui dimanche 1^{er} janvier, comme chaque dimanche de l'année un peu avant huit heures, la cloche du père Corentin retentira aux oreilles de Ma Pouta.